



Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

114-115 | 2008
L'empathie en anthropologie

Au-delà de *Femmes, Greniers et Capitaux*

Faire fructifier l'héritage de Claude Meillassoux

Beyond Maids, Meals and Money: Claude Meillassoux's Heritage Revisited

Jean-Luc Paul



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/325>

DOI : 10.4000/jda.325

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 223-245

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Jean-Luc Paul, « Au-delà de *Femmes, Greniers et Capitaux* », *Journal des anthropologues* [En ligne], 114-115 | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/325> ; DOI : 10.4000/jda.325

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Journal des anthropologues

Au-delà de Femmes, Greniers et Capitaux

Faire fructifier l'héritage de Claude Meillassoux¹

Beyond Maids, Meals and Money: Claude Meillassoux's Heritage Revisited

Jean-Luc Paul

Pour Corinne Belliard

- 1 Les structuralismes reconnaissent les systèmes de parenté comme une institution centrale dans l'organisation des sociétés primitives. Chez Radcliffe-Brown comme chez Lévi-Strauss, son analyse aboutit à l'identification d'un élément de base à partir duquel s'élabore, suivant les conditions historiques, la grande diversité des systèmes de parenté des sociétés ethnographiées, chacune d'entre elles relevant ainsi d'une combinatoire propre. Entre les deux auteurs², la différence fondamentale est la nature de cet élément. Pour Radcliffe-Brown, il s'agit de la famille élémentaire, postulée donnée naturel. Pour Lévi-Strauss, l'atome de parenté exprime trois réalités mentales universelles. Que l'on excuse ou pas le caractère plus que sommaire de cette présentation au regard de la sophistication du travail théorique des deux auteurs et des débats qu'ils nourrissent jusqu'aujourd'hui, il n'en reste pas moins, in fine, que les pensées de Radcliffe-Brown et de Lévi-Strauss s'enracinent dans deux universaux : un fait de nature pour l'un, une transcendance pour l'autre³.
- 2 La posture de Meillassoux (1994a : 116) est radicalement différente. « La démarche qui encourage à la recherche préalable d'universaux, loin de contribuer à identifier des systèmes sociaux, les colonisent » écrit-il. Il doute « que l'on contribue à la connaissance des sociétés humaines, ni à les placer dans une situation d'égalité, en réduisant leur existence et leur pensée à des valeurs réputées universelles qui sont le plus souvent le produit de l'histoire » (*ibidem*). Pour lui, « la connaissance des circonstances dans lesquelles une population subvient à ses besoins et gère sa reproduction démographique, sociale et institutionnelle est indispensable à toute analyse. [...] C'est sur ce terrain qu'il est donné d'observer les hommes et les femmes comme des sujets agissants selon leurs propres initiatives pour résoudre des problèmes urgents et

contraignants sans que leurs comportements soient affectés par les questions qui leur sont posées » (idem : 117). Il se donne comme problématique « la description des "conditions objectives de la reproduction de la vie", l'articulation des rapports de production aux rapports sociaux de reproduction » (1994b : 128).

- 3 La distinction analytique de la production et de la reproduction, qui sous-tend toute l'œuvre de l'auteur, est rigoureusement mise en œuvre dans Femmes, greniers et capitaux⁴. L'auteur analyse la communauté agricole domestique en Afrique à partir de deux hypothèses principales :
 - C'est sur la base des nécessités économiques et sociales de la production que s'élaborent les groupes sociaux et, dans certaines conditions historiques qui sont celles qui président à l'invention de la communauté agricole domestique, les relations de parenté de filiation (Meillassoux, 1980 : 28-29).
 - La taille des groupes ainsi formés est insuffisante pour permettre leur reproduction. Ils doivent entrer en relation les uns avec les autres et constituer « un ensemble à effectif suffisamment large pour assurer cette reproduction, génétiquement et socialement » (idem : 71).
- 4 Cette distinction analytique est un détour heuristique.

« L'organisation sociale de la communauté agricole domestique est construite à la fois, et de façon indissociable, autour des rapports de production [...] et autour des rapports de reproduction nécessaires à la perpétuation de la cellule productive » (idem : 64-65). Il faut que « les rapports de reproduction deviennent rapports de production » (idem : 78).
- 5 Ces deux hypothèses sont a priori au moins aussi solides que celles qui fondent les théories structuralistes. Elles ont l'avantage d'être clairement posées et le désavantage de s'enraciner dans une tradition intellectuelle aujourd'hui horripilante. Mais, comme toute hypothèse, c'est à l'aune de leur capacité heuristique qu'il faut les juger.
- 6 Il ne s'agit pas ici de reprendre la critique des théories de la parenté conduite avec une rare cohérence par Meillassoux au long de ses principaux ouvrages⁵. Il s'agit de confronter le modèle théorique⁶ de la communauté agricole domestique de Meillassoux, développé initialement dans Femmes, greniers et capitaux, à l'analyse des sociétés bantu dites « matrilineaires » d'Afrique orientale. Cette confrontation aboutit à un prolongement critique de la théorie et à une première esquisse d'un système social propre à ces sociétés⁷.

1. Le système social des communautés agricoles domestiques selon Meillassoux : quelques rappels

1.1 Les rapports de production

L'invention du concept de génération

- 7 Meillassoux considère que l'économie des sociétés dites primitives doit s'analyser « à partir du rapport qui s'établit entre le producteur et ses moyens de production (en particulier la terre) et des relations sociales nécessaires à la mise en œuvre de ces moyens » (idem : 25). À ce niveau de généralité, la caractéristique centrale de ce rapport au sein des sociétés agricoles est que la terre y est un moyen de travail alors qu'elle est objet de travail au sein des populations de chasseurs-cueilleurs. De cette distinction ancienne, l'auteur propose un développement inédit. La terre comme « moyen de travail » implique que le rendement

du travail, de quasi-immédiat qu'il est dans l'économie de chasse-cueillette, est ici différé. En agriculture, la récolte est précédée par plusieurs mois durant lesquels les producteurs doivent travailler et se nourrir. Cette alternance saisonnière de périodes immédiatement productives très courtes (les récoltes) et de périodes immédiatement improductives, laborieuses ou oisives (le reste du cycle cultural ainsi que la morte-saison), implique « *accumulation, emmagasinage et redistribution gérée et organisée du produit* » (idem : 68)⁸. Ainsi, non seulement la production différée conduit à une coopération durable jusqu'à la récolte, mais encore, « *le cycle agricole s'accompagne d'une circulation continuellement renouvelée d'avances et de restitutions du produit entre les groupes producteurs des saisons successives* » (idem : 70). Ce cycle d'avances/restitutions fonde l'antériorité et conduit à l'invention sociale de la parenté de filiation. Meillassoux continue en posant que la nécessité de la gestion du produit « *pour assurer la reproduction du cycle productif crée une fonction, tandis que la structuration de la cellule productive désigne celui qui doit l'assumer. Le cycle d'avances et de restitutions [...] s'effectue entre l'aîné et ses associés puînés. Il se manifeste formellement par un circuit prestataire-redistributif qui est le mode de circulation dominant dans la communauté de ce type* » (idem : 70). « Nous avons donc ici les rapports de production dans leur essence. Ils créent des rapports viagers organiques entre les membres de la communauté ; ils suscitent une structure hiérarchique fondée sur l'antériorité ou l'"âge" ; ils contribuent à la constitution de cellules économiques et sociales fonctionnelles cohérentes organiquement liées dans le temps ; ils définissent une appartenance, une structure et un pouvoir de gestion dévolu au plus ancien dans le cycle productif » (idem : 70-71).

- 8 Comme l'a écrit Geffray (*op. cit.* : 36) :

« L'attention prêtée au travail, à la distribution et à la consommation du produit, n'introduit [...] à l'intelligence systématique des liens sociaux qu'à la condition d'envisager la période particulière à l'issue de laquelle leur accomplissement révèle un caractère cyclique. Il [Meillassoux] a isolé et identifié cette période, à l'échelle de laquelle les activités de travail et de redistribution du produit du travail se nouent effectivement en un système organique : la génération. Le bouleversement d'échelle qui résulte de la conceptualisation du temps domestique est probablement un des acquis théoriques les plus féconds de cet auteur ».

- 9 En tant que tel, le principe d'organisation sociale des communautés agricoles domestiques, que j'appellerai désormais générationnel, est transgenre. La différenciation en générations n'implique pas, en soi, une différenciation en genres. Il institue des rapports d'autorité/soumission, de contrôle social, etc., entre les générations et non pas entre les genres.

La nécessité du principe générique

- 10 Meillassoux aborde la question des rapports de genre dans le cadre de la deuxième étape de sa réflexion qui concerne la reproduction et l'articulation production/reproduction. Avant d'en aborder la critique, il faut constater que la question de la division générique du travail est absente de la première étape de l'élaboration théorique où la puissance heuristique du principe générationnel obnubile la pensée de l'auteur.
- 11 Dans le processus productif, entre le travail au champ, le stockage et la distribution, les travaux de transformation de la récolte en aliment sont mentionnés brièvement et de manière péjorative :

« les femmes sont mises au travail sous la protection masculine, livrées aux tâches les plus ingrates, les plus fastidieuses, les moins gratifiantes surtout, de l'agriculture et de la cuisine » (Meillassoux, 1980 : 52).

- 12 Chez les céréaliculteurs, ces travaux nécessitent un temps de travail comparable à la production agricole. Battage, pilage, vanage, meulage, cuisson forment une chaîne opératoire très lourde habituellement prise en charge par le genre féminin. Ils se caractérisent par des contraintes techniques spécifiques dont il faut logiquement explorer la participation à la détermination des rapports de production. Le jugement péjoratif de Meillassoux n'est pas nécessairement fondé, ni partagé par l'ensemble des membres des sociétés en question. Si les hommes considèrent la chasse comme une activité plus noble que l'agriculture ou la cuisine, le jugement des femmes est différent (voir par exemple Pritchett, 2001 : 178-187). Ce qui doit supporter la qualification de ces activités, c'est l'analyse des relations d'autorité/soumission, dépendance/indépendance, etc., qui lui sont associées. En l'occurrence, pour les populations bantu gynécostatiques⁹, on verra que les femmes récoltent, stockent, transforment et distribuent les produits agricoles et que ces responsabilités sont associées à un pouvoir économique et politique singulier.
- 13 Enfin, la production des producteurs, la reproduction démographique est un élément clef de l'analyse de Meillassoux. Il est traité à l'occasion de la discussion sur la reproduction des rapports de production. Cependant, du point de vue technique, il n'est pas abordé avec le même soin que les autres rapports de production¹⁰.

1.2 Production et reproduction dans la théorie de Meillassoux

- 14 Le groupe domestique doit se reproduire sur le temps long du renouvellement générationnel. L'assurance de cette reproduction lui est idéologiquement donnée par le recrutement au travers de l'institution de la parenté de filiation à laquelle sont assujetties les stratégies matrimoniales. Meillassoux (1980 : 29)¹¹ remarque que,

« Dans une économie qui n'emploie que des moyens individuels de production, l'effectif de ces cellules, dans la mesure où il n'est commandé que par les exigences de la production, est toujours inférieur à celui qui serait nécessaire pour assurer sa reproduction endogène ». Il est peu probable « qu'une cellule constituée autour des strictes activités de production compte à tous moments assez de femmes pubères pour que leur progéniture soit susceptible de remplacer en continuité les effectifs du groupe en sexe et en âge. [...] La mobilité des individus entre un ensemble de cellules de production est donc nécessaire pour assurer cette redistribution » (ibidem).

- 15 Or, c'est uniquement lorsqu'elle concerne les femmes que cette mobilité est démographiquement efficace. Ce qui détermine l'efficacité du recrutement par filiation, c'est la capacité génésique des femmes, capacité proportionnelle à leur nombre. Si les femmes ne circulent pas entre les groupes de taille réduite, certains d'entre eux seront nécessairement confrontés à un déséquilibre démographique. Leur reproduction sera menacée. En situation gynécostatique, il faut donc trouver un mécanisme compensatoire qui, par définition, ne peut être l'échange de femmes. Pour Meillassoux, ce mécanisme est le rapt. Les hommes de la communauté se liguent pour s'approprier violemment les femmes d'autres groupes semblables. Bien que Geffray (*op. cit.*) ait plus récemment conforté cette analyse, les données ethnographiques permettent de la contester. La portée de cette contestation est importante dans la mesure où, pour Meillassoux (1980 :

52), « le rapt résume et contient en lui tous les éléments de l'entreprise d'infériorisation des femmes et prélude à toutes les autres ».

2. Ébauche d'un système social gynécostatique

- 16 Des côtes atlantiques de l'Angola aux côtes tanzaniennes et mozambicaines de l'Océan Indien, s'étire la ceinture matrilineaire bantu. Ces populations partagent, outre la matrilinearité, de nombreux traits. Elles ont été décrites par les ethnographes coloniaux britanniques, le plus souvent d'inspiration structuralo-fonctionnaliste, et portugais. L'analyse s'appuie sur la littérature qui traite de l'Afrique centrale et orientale.

2.1 Hameau et sororie

- 17 Les Bantu gynécostatiques vivent au sein de hameaux¹² d'une dizaine de cases et regroupent de 30 à 50 personnes (Baur, 1878 : 401 ; Burton, 1862 ; Courmont, 1886 : n.p., 15 octobre ; Horner, 1873 : 129 ; Leroy, 1884 : 45 et 113 ; Mitchell, *op. cit.* : 40-41 ; Stanley, 1874 : 71-72). Le cœur social de ces hameaux est la sororie, un ensemble de trois à quatre générations successives de femmes issues en ligne matrilineaire d'une ancêtre commune, généalogiquement proche. En raison du mariage préférentiel et matrilocal, tous les hommes adultes du hameau sont des époux de ces femmes et sont principalement issus d'un même matriclan affiné. L'ensemble des habitants du hameau constitue un groupe de solidarité et de coopération économique dont l'activité est coordonnée par ses membres aînés. En son sein, on distingue des sous-groupes aux degrés variables d'autonomie qui correspondent à l'unité résidentielle de base, la case, ou au regroupement, souvent visible dans l'espace, de deux ou trois d'entre elles. Autour de chaque hameau s'étend le large territoire boisé de la sororie. Les époux y sont des étrangers. Ces petits groupes humains répartis de manière assez régulière dans l'espace créent une densité de peuplement à la fois faible et relativement homogène.
- 18 À la dispersion des hameaux au sein de la forêt claire correspond un mode de mise en valeur du milieu caractérisé par la conduite parallèle d'activités agricoles et d'activités de chasse ou de pêche et de cueillette. L'emprise agricole sur le milieu est limitée et le milieu naturel reste très prégnant. Autour du hameau, mitant la forêt, s'étendent les parcelles cultivées en céréales suivant un cycle typique de l'agriculture de défriche-brûlis à recrû forestier : 2 à 3 ans de culture suivis de longues années de friche forestière. Les produits des activités de ponction (chasse, pêche et cueillette) participent significativement à la diète, notamment en période de soudure (Allan, 1948 ; Malaisse, 1997 ; Paul, 2003).
- 19 Les hameaux, considérés du point de vue de l'ensemble architectural occupant un lieu donné, ont une durée de vie relativement brève. Ils se déplacent à des intervalles variables de l'ordre de quelques décennies. Ces déplacements sont le résultat et/ou s'accompagnent de remaniements sociaux : scission, agrégation... L'affinité, la solidarité économique et sociale sont la base de relations structurelles entre les hameaux.

2.2 Procès du travail et rapports de production

- 20 Le procès du travail agricole des populations bantu gynécostatiques d'Afrique orientale peut être résumé par le schéma suivant :

- 21 Le choix d'un site ☞ Défriche-séchage-brûlis ☞ Plantation ☞ Entretien ☞ Récolte ☞ Transport ☞ Stockage ☞ Transformation ☞ Distribution ☞ Consommation alimentaire ou Semences ☞ Second cycle de culture.
- 22 Les quatre premières étapes correspondent à un investissement en travail dont le rendement est différé. C'est seulement au moment de la récolte que le résultat des efforts consentis est connu. Ce délai expose la culture aux aléas bioclimatiques (sécheresse, coups de vent, attaques de ravageurs ou de parasites, etc.) et, sur une année donnée, il n'y a pas de relation linéaire entre le travail consenti et le résultat obtenu. Le cycle cultural se cale sur le cycle climatique et ne peut faire l'objet que de reports réduits, étant donné la brièveté de la saison des pluies.
- 23 Toutes les étapes suivantes ont un rendement immédiat. Il existe une relation linéaire entre la quantité de travail investi et le produit de ce travail. La récolte, le transport et le stockage sont des opérations saisonnières. Elles ne supportent pas de report. La transformation et la distribution se distinguent nettement des autres activités en ce qu'elles sont à la fois des activités quotidiennes, non-saisonnières et qu'elles ne peuvent souffrir d'aucun report.

		Rendement	Saisonnalité	Flexibilité/ temps
1 ^{ère} phase : Défriche- Plantation- Entretien		Différé	Oui	Faible
2 nd e phase : de la récolte à la consommation	Récolte-	Immédiat	Oui	Très faible
	Transformation	Immédiat	Non	Nulle

- 24 Durant la saison sèche, le choix du site de culture et la défriche-brûlis sont réalisés par les hommes du groupe domestique sous la direction des aînés à qui l'importante activité de chasse assure une bonne connaissance de la forêt. Déjà à cette étape, les femmes interviennent à deux titres :
- Toutes les activités requérant une importante main-d'œuvre dans un temps bref, comme la défriche, sont accompagnées par le brassage de la bière, brassage maîtrisé par les aînées.
 - La défriche est réalisée sur le territoire des femmes.
- 25 Avec les premières pluies débutent les semis. À partir de ce moment, le travail agricole est réalisé par les femmes en charge de l'ensemble des travaux culturaux se déroulant entre le semis et la récolte. En fait, seul le gardiennage des parcelles arrivant à maturité est significatif. Le sarclage, très laborieux en agriculture plus intensive¹³, est ici réduit grâce au brûlis forestier qui élimine les mauvaises herbes. Mais le milieu naturel étant peu perturbé, la faune exerce une forte pression sur les cultures¹⁴. Au début de la saison sèche, la récolte est une activité féminine. C'est une opération nécessairement groupée et rapide. Le grain n'est pas battu, il est transporté et stocké en épis, ce qui améliore sa conservation. Le battage se fera quasi-quotidiennement, au prorata des besoins. Les aînées coordonnent les activités du groupe de travail féminin. La gestion des greniers est une affaire féminine et plus spécifiquement celle des aînées. L'accès au grenier est

strictement interdit aux hommes. En l'absence de son épouse ou si elle est alitée, l'homme a un accès indirect aux réserves, par l'intermédiaire d'une parente de son épouse. L'idéologie exclut totalement l'homme du stockage et considère comme une faute grave qu'il inspecte le grenier de son épouse.

- 26 La préparation alimentaire exige un travail important et régulier. Quotidiennement, le grain doit être battu, vanné, pilé, moulu et cuit, outre les opérations concomitantes de collecte du bois de chauffe et de l'eau. La recherche de l'accompagnement peut être également laborieuse. Elle concerne les femmes lorsqu'il s'agit de produit de la cueillette. Ici, comme en agriculture, des aléas pèsent sur les sous-groupes de coopération (absence pour funérailles, morbidité, pic de travail agricole, etc.). Mais ils doivent être corrigés instantanément. L'impossibilité du report du travail de préparation et de distribution de la nourriture exige une coopération beaucoup plus récurrente que celle des hommes. En général, l'unité de cuisine correspond à l'unité de stockage bien que certains jeunes couples peuvent déjà assurer la gestion partielle d'un petit stock sans que l'épouse ne dispose de sa propre cuisine. Les fillettes participent à la collecte de l'eau, au battage, au vannage, au pilage et à la mouture, participation décisive aux périodes où leurs mères sont absorbées par les travaux champêtres. Les jeunes fiancés sont en charge de l'approvisionnement en bois de chauffe, mais les autres travaux, réputés féminins, leur sont imposés. L'essentiel du travail productif des aînées, qui participent peu à la réalisation de ces travaux préalables mais les dirigent, consiste en la préparation des repas à proprement parler. La distribution des repas est également une prérogative féminine. Dans le hameau, les hommes mangent de leur côté, les femmes et les enfants du leur. Au champ, il en va de même mais la taille des groupes de consommation y est réduite.
- 27 L'économie des sociétés bantu gynécostatiques est dominée par l'agriculture, bien que les activités de ponction (chasse, pêche et cueillette), essentiellement masculines, fournissent un complément alimentaire indispensable¹⁵. Cette domination entraîne des rapports de production entre générations conformes au principe générationnel de Meillassoux. Cependant, les rapports de production entre genres ne sont pas cohérents avec le système social qu'il propose. Les femmes maîtrisent l'ensemble de la chaîne opératoire qui mène du champ à la consommation, certes au prix d'un investissement en travail important¹⁶. Elles forment un groupe de production autonome et des rapports de domination semblent s'esquisser au détriment des hommes¹⁷. En s'emparant de la production agricole, les femmes apparaissent comme les nourricières de la communauté. La participation des hommes au cycle agroalimentaire, déjà quantitativement minoritaire, est escamotée. Nous verrons, dans les paragraphes suivants, comment l'analyse des rapports de reproduction confirme cette première conclusion.
- 28 La question de l'essence des rapports de production entre les genres reste entière. La théorie de Meillassoux nous conduit à les considérer comme une construction sociale découlant du principe générationnel, une fois considérée l'articulation production/reproduction. L'agriculture crée des liens viagers qui président à l'invention de la parenté de filiation comme mode de reproduction des rapports de production. La capacité génésique des femmes, qu'elles soient ou non échangées, devient la clef de la reproduction du système. Le nécessaire contrôle des femmes les place dans une situation de soumission vis-à-vis des hommes et, conséquemment, les travaux les plus ingrats leur sont imposés. Une fois démontrée l'absence de domination masculine chez les Bantu matrilineaires, il nous faudra donc revenir sur cette question.

2.3 Reproduction

- 29 Le fait que les genres constituent des groupes de production relativement autonomes, bien qu'articulés par la domination féminine, conduit à un changement de perspective dans l'analyse des rapports de reproduction. Le principe générique doit désormais être considéré. Après avoir traité de la question de la production des producteurs, je propose, dans un premier temps, d'analyser tour à tour la reproduction des faces féminine et masculine de la communauté domestique pour accéder ensuite à l'intelligence de sa reproduction en tant que tout.

Production des producteurs

- 30 La grande liberté sexuelle dont jouissent les femmes des populations bantu gynécostatiques s'appuie sur une vision très édoniste de la sexualité institutionnalisée, notamment, par les rites d'initiation (Dias, 1961 et 1972 ; Hamdani, 1995 ; Pels, 1999 ; Poewe, 1981). Le plaisir et la reproduction sexuelle sont distingués. Les enseignements sur les pratiques sexuelles réduisant le risque de grossesse, les connaissances des méthodes abortives (Malaisse, *op. cit.*), voire l'infanticide, actualisent cette distinction.
- 31 Du point de vue de la reproduction démographique, les stratégies sont classiques. Une exposition précoce au risque de grossesse optimise l'espérance du nombre de rejetons tandis que les pratiques d'espacement des naissances optimisent les chances de survie de l'enfant sevré. Un caractère spécifique des Bantu gynécostatiques est de considérer la production des producteurs comme un travail et d'exiger explicitement la contribution des hommes affins. Idéologiquement, le jeune garçon accède au mariage matrilocal grâce à un aîné qui a travaillé à la production de son épouse. Lui-même doit travailler dur pour assurer l'élève de sa fiancée qui n'est encore qu'une fillette (voire une grossesse dont il espère une issue favorable) puis la naissance des filles de son épouse qui seules lui procureront des gendres. En attendant, il est soumis à la pression conjuguée des hommes et des femmes aînés, lorsque la jeune femme est uniquement soumise aux aînées.

Reproduction du groupe féminin et parenté de matrifiliation

- 32 Pour se reproduire démographiquement et socialement, le groupe féminin compte avant tout sur la parenté de matrifiliation. Le renouvellement du groupe est assuré, idéalement et idéologiquement, par les filles nées des femmes de la sororie. La matrilocalité fixe les femmes définitivement au sein du groupe où l'ensemble de leur cycle viager se boucle. Engendré par une femme du groupe, le nourrisson tombe, dès son sevrage, sous la responsabilité de l'ensemble des femmes des générations antérieures. Parmi celles-ci, les femmes de la génération alterne (les grands-mères) sont celles qui apparaissent comme les nourricières et les éducatrices tandis que des relations plus autoritaires et plus tendues se nouent avec les femmes de la génération adjacente (les mères). La fillette participe très tôt aux travaux domestiques. À partir de la puberté, après un rite d'initiation particulièrement élaboré, la progression de la femme vers l'aïnesse se fait à l'amble de l'apparition d'une première puis d'une seconde génération postérieures. Cette progression est scandée par l'accès à un grenier en propre, à un foyer, au brassage de la bière, aux mariages des femmes des générations produites et à la conduite des rites de passage et des rites agraires.

- 33 Dans ces sociétés, contrairement à ce qui est classiquement repris depuis Schneider (1962), la filiation est matrilineaire vraie, comme en témoignent la mémoire des généalogies et les rites ancestraux féminins. L'édifice social se construit autour de la filiation féminine, d'une génération de femmes à la suivante (Dias, *op. cit.* ; Geffray, *op. cit.* ; Paul, *op. cit.*) et la reproduction des rapports de production féminins échappe aux hommes. Elle est organisée par les femmes.

Reproduction du groupe masculin et parenté d'affinité

- 34 Les hommes, comme l'a si bien décrit Geffray à propos des Makkhuwa, construisent leurs rapports de reproduction sur l'édifice social féminin. Leur cycle viager débute dans le hameau de leurs mères. À partir de l'adolescence, il se poursuit et s'achève dans un territoire étranger, celui de leur épouse. Adolescent, le jeune fiancé est soumis aux autorités conjuguées des mères de sa fiancée et des époux de celles-ci. C'est un jeune homme à tout faire. Lorsqu'il aura prouvé ses capacités productives et reproductives, il acquerra une certaine indépendance au prorata de la progression sociale de son épouse. Mais les hommes adultes, bien qu'apparemment autonomes vis-à-vis des femmes dans leurs rapports de production, sont en fait dépendants d'elles à plusieurs titres. Ils défrichent les terres des femmes et leur abandonnent la complète maîtrise du produit. La chasse, au-delà de sa réelle contribution économique, est valorisée idéologiquement par les hommes comme le moment privilégié où ils échappent à la domination féminine.
- 35 Le groupe masculin se constitue hiérarchiquement en miroir du groupe féminin. Il est placé sous la responsabilité du doyen des époux, dont l'épouse est la doyenne de la sororie (Geffray, *op. cit.*, Macaire, *op. cit.*). Les modalités de recrutement qui assurent la reproduction en continu du groupe masculin sont ceux de l'affinité : les hommes doivent recruter des gendres, les époux des filles de leurs épouses. Dans un contexte idéologique matrilineaire, un homme particulier fera valoir sa parenté matrilineaire pour faire d'un jeune neveu son gendre. Il se tournera vers son matrilignage d'origine dans le cadre de ce que les ethnologues désignent comme le mariage entre cousins croisés. Des relations bilatérales fortes sont ainsi créées entre deux matrilignages particuliers.

L'institution politique du décanat

- 36 Le degré d'institutionnalisation du décanat est faible, ce qui est cohérent avec le caractère diffus du pouvoir, lui-même indispensable aux processus de segmentation-agrégation pacifiques décrits plus bas. Le décanat est bicéphale, la doyenne de la sororie et le doyen des époux, mais dominé par sa « tête » féminine. En raison de l'affinité bilatérale, le doyen des époux est l'homme aîné de sa sororie d'origine. Là, son importance politique est marginale, avant que les conditions historiques fassent des hommes les interlocuteurs incontournables de la communauté domestique avec d'autres systèmes sociaux.

L'efficacité démographique du gynécostatisme et les traits critiques du système social

- 37 Meillassoux (1980 : 47) constate l'inefficacité du gynécostatisme à corriger les accidents démographiques inhérents à la taille réduite de la communauté domestique et présente le rapt comme le seul facteur correctif possible. Cette analyse est fondée sur une vision statique du gynécostatisme. En fait, les femmes forment des sorories aux contours

fluctuants, susceptibles, en fonction de facteurs divers, de s'unir à d'autres sorories parentes ou, au contraire, de se scinder, sans remettre en question la matrilinearité et la matrilocalité. La grande mobilité spatiale et sociale des communautés domestiques bantu gynécostatiques est d'ailleurs une constante des descriptions ethnographiques qui évoquent d'incessants processus de scission et d'agrégation.

- 38 Cette mobilité sororale se réalise dans des conditions historiques précises. Une institution la rend possible : la parenté perpétuelle des auteurs anglo-saxons qu'on peut qualifier en deux sous-institutions, le clan et l'affinité perpétuelle bilatérale ou multibilatérale¹⁸. Ces deux institutions forment des réseaux qui sont mobilisés opportunément pour la reconstitution des sorories. De nombreux récits rapportent comment une communauté domestique, chassée d'un endroit par les événements les plus divers, réclame l'hospitalité auprès d'un nouvel établissement au nom de l'appartenance commune à un clan ou au nom d'alliances matrimoniales anciennes¹⁹. Ces mêmes réseaux de solidarité sont d'ailleurs mobilisés pour affronter d'autres situations, notamment de disette^{20 21}.
- 39 Une condition plus générale est donc nécessaire à l'efficacité de la parenté perpétuelle : la paix. La liberté de déplacement des groupes est possible entre communautés semblables qui n'entretiennent pas de relations belliqueuses structurelles. Le rapt n'est donc ni logiquement ni historiquement le mode dominant de résolution du problème démographique spécifique au gynécostatisme mis en évidence par Meillassoux. C'est seulement soumis à des situations historiques spécifiques que la violence s'impose comme modalité structurelle de gestion sociale, que les pratiques de rapt se développent et que la voie est ouverte à la domination masculine²².

Conclusion : l'évolution patriarcale des sociétés bantu gynécostatiques

- 40 Le système social esquissé permet l'interprétation des sociétés bantu matrilineaires ethnographiées en les replaçant dans leur contexte historique. Si l'on retient, à la suite de Meillassoux, que le modèle est valide lorsque la communauté domestique n'est en relation permanente qu'avec des communautés semblables, il faut constater que la majorité des sociétés ethnographiées sont altérées par la participation ou l'exposition au commerce de traite (Yao, Makkhuwa, etc.), la domination de sociétés africaines centralisées (Bemba, Lozi, mfecane) et la domination coloniale. Ces altérations historiques doivent être prises en compte et elles peuvent l'être dans la mesure où la résilience du système social originel le rend accessible à la recherche, notamment en prêtant une attention particulière aux stratégies sociales féminines et en s'attachant aux sources traitant des sociétés les moins affectées.
- 41 On s'apercevra alors qu'en période précoloniale, c'est à partir du moment où la violence surgit comme nécessité permanente à la survie de la communauté domestique que celle-ci évolue, que les femmes tombent sous la protection masculine, voient leurs prérogatives amoindries et leur domination remise en cause²³.
- 42 Enfin, le système social décrit met en évidence un type de société dont l'existence vient opposer un déni au mythe de la domination masculine universelle encore aujourd'hui si répandu dans la littérature anthropologique (Deliège, 1998 : 9-10 ; Rivière, 2000 : 75 et 81-84 ; Ghasarian, 1996 : 29-30 et 105 ; Grawitz, 2000 : 270, 310 ; Gresle et al., 1990 : 207 ; Zimmermann, 1993 : 45-49 et 209).

BIBLIOGRAPHIE

- ALLAN W.& al., 1948. Land Holding and Land Usage among the Plateau Tonga of Mazabuka District. Oxford, Oxford University Press.
- BAUR R P, 1878. « Voyages de Bagamoyo à Mhonda (Oussigoua) », *Les Missions catholiques*, avril : 177-9 ; 189-91 ; 201-202.
- BURTON J., 1862. Voyage aux Grands Lacs de l'Afrique Orientale. Paris, Hachette.
- COURMONT M., 1886. « Carnets de voyage » (document manuscrit) in *Archives Générales des Pères du Saint-Esprit*, boîte 198, dossier B1 et B2.
- DELIÈGE R., 1998. *Anthropologie de la parenté*. Paris, Armand Colin (coll. Cursus).
- DIAS A. J., 1961. *Portuguese Contribution to Cultural Anthropology*. Johannesburg, Witwatersrand University Press.
- DIAS A. J., 1972. « Le Mozambique », in POIRIER J. (dir.), *Ethnologie régionale I*. NRF Encyclopédie de la Pléiade : 922-965.
- DUVAIL S., HOGAN R., MWAMBESO P., NANDI R. X. L., ELIBARIKI R., HAMERLYNCK O., 2005. « Apport de la cartographie à la gestion locale des ressources renouvelables dans les villages du District du Rufiji (Tanzanie) », *Norois*, 196 : 51-66.
- GEFFRAY C., 1990. Ni père ni mère – Critique de la parenté : le cas makhuwa. Paris, Seuil.
- GHASARIAN C., 1996. *Introduction à l'étude de la parenté*. Paris, Seuil (coll. Points).
- GRAWITZ M., 2000. *Lexique des sciences sociales*. Paris, Dalloz.
- HAMDANI S., 1995. « Female Adolescent Rites and the Reproductive Health of Young Women in Morogoro (Tanzania) », Harvard Paper 100, Harvard School of Public Health, Massachusetts (USA).
- HÉRITIER F., 1981. *L'exercice de la parenté*. Paris, Gallimard/Seuil.
- HOLY L., 1986. Strategies and Norms in a Matrilineal Society: Descent, Succession and Inheritance among the Toka of Zambia. Cambridge, Cambridge University Press.
- HORNER R P, 1873. « De Bagamoyo à l'Oukami », *Bulletin de la Société de Géographie*, août. Abbeville.
- LEROY R P, 1884. *À travers le Zanguebar*. Paris, Congrégation du St-Esprit.
- LEROY-GHOURAN A., 1964. *Le geste et la parole*. Paris, Albin Michel. T. I : Technique et langage.
- LÉVI-STRAUSS C., 1965 [1955]. *Tristes tropiques*. Paris, 10/18 UGE.
- MACAIRE P., 1996. *L'héritage Makhuwa au Mozambique*. Paris, L'Harmattan.
- MALAISSÉ F., 1997. *Se nourrir en forêt claire africaine*. Gembloux, Presses agronomiques de Gembloux-CTA.
- MARIN L., 1968. « Présentation », in RADCLIFFE-BROWN, A. R., *Structure et fonction dans la société primitive*. Paris, Éditions de Minuit : 5-54.

- MATTHIEU N.-C., 2000. « Les sexes et la nature chez les ethnologues et les ethnologisés », in GARDEY D. & I. LÖWY, *Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*. Paris, Éditions des archives contemporaines : 109-124.
- MEILLASSOUX C., 1964. *Anthropologie économique des Gouros de Côte d'Ivoire*. Paris, Mouton & C°/EHESS.
- MEILLASSOUX C., 1980 [1975]. *Femmes, greniers et capitaux*. Paris, Maspéro.
- MEILLASSOUX C., 1986. *Anthropologie de l'esclavage*. Paris, PUF.
- MEILLASSOUX C., 1994a. « La "parenté" inuit serait-elle sensible à la conception matérialiste de l'histoire ? », *L'Ethnographie*, 90(1) : 115-145.
- MEILLASSOUX C., 1994b. « L'anthropologie de Marx », *Économies et sociétés*, Série Études de Marxologie, S, 30-31, 6-7 : 119-131.
- MEILLASSOUX C., 2001. *Mythes et limites de l'anthropologie*. Lausanne, Éditions Page deux.
- MITCHELL J. C., 1956. *The Yao Village. A Study of the Social Structure of a Nyasaland Tribe*. Manchester, Manchester University Press.
- PAUL J.-L., 2003. *Anthropologie historique des Hautes Terres de Tanzanie orientale*. Paris, Kharthala-Ifra.
- PELS P., 1999. *A Politics of Presence. Contact between Missionaries and Waluguru in Late Colonial Tanganyika*. Amsterdam, Harwood Academic Publishers.
- POEWE K. O., 1981. *Matrilineal Ideology, Male-Female Dynamics in Luapula (Zambia)*. Fribourg, Academic Press Inc.
- PRITCHETT J. A., 2001. *The Lunda-Ndembu*. Wisconsin, The University of Wisconsin Press.
- RICHARDS A. I., 1961 [1939]. *Land, Labour and Diet in Northern Rhodesia*. London, International African Institute, Oxford University Press.
- RIVIÈRE C., 2000. *Anthropologie politique*. Paris, Armand Colin (coll. Coursus).
- SCHNEIDER D. M., 1962. « The Distinctive Features of Matrilineal Descent Groups », in SCHNEIDER D. M. & GOUGH K., *Matrilineal Kinship*. University of California Press.
- STANLEY H. M., 1874. *Comment j'ai retrouvé Livingstone. Voyages, aventures et découvertes dans le centre de l'Afrique*. Paris, Hachette.
- TESTARD A., 1982. *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités*. Paris, Société d'ethnographie.
- SWANTZ M.-L., 1998. « Notes on Research on Women and their Strategies for Sustained Livelihood in Southern Tanzania », in PEKKA S. & KODA B., *The Making of the Periphery*. Uppsala (Suède), Nordiska Afrikainstitutet : 157-194.
- TABET P., 1998. *La construction sociale de l'inégalité des sexes, des outils et des corps*. Paris, L'Harmattan.
- VAN S. BRUWER J. P., 1958. « Matrilineal Kinship among the Kunda », *Africa*, 1958, vol. XXVIII, 3 : 207-224.
- VIAU R., 2000. *Femmes de personne – Sexes, genres et pouvoir en Iroquoisie ancienne*. Québec, Boréal.
- ZIMMERMANN F., 1993. *Enquête sur la parenté*. Paris, PUF.

NOTES

1.

Mes remerciements à Pierre-Philippe Rey dont l'insistance m'a obligé à considérer avec rigueur la place de la femme dans les sociétés bantu matrilineaires.

2. Louis Marin (1968) analyse, dans sa présentation de l'ouvrage de Radcliffe-Brown, Structure et fonction dans la société primitive, le développement de la pensée de Lévi-Strauss à partir de sa critique de Radcliffe-Brown.

3. Héritier (1981 : 15-16) propose un syncrétisme de ces deux universaux : la pensée humaine opère une combinatoire d'un donné biologique.

4. Ici, Meillassoux s'inspire explicitement de Leroi-Gourhan (1964).

5. La lecture attentive des quatre ouvrages principaux de Meillassoux *Anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire* (1964), *Femmes greniers et capitaux* (1975), *Anthropologie de l'esclavage* (1986) et *Mythes et limites de l'anthropologie* (2001) permet d'embrasser la pensée de cet auteur.

6. C'est-à-dire le système social tel que le définit Meillassoux (1986 : 332).

7. Pour Meillassoux, la situation patrilineaire est la forme achevée de la communauté agricole domestique. Il traite rapidement de la situation matrilineaire précisant qu'il « laisse le soin à d'autres plus qualifiés la tâche de faire la théorie générale [des sociétés matrilineaires] » (1980 : 56). *Ce à quoi je voudrais contribuer à la suite de Geffray* (1990).

8. Dans certaines économies de ponction, accumulation, emmagasinage et redistribution gérée et organisée du produit existent. C'est le cas lorsqu'elles reposent sur une ressource abondante mais saisonnière (Testard, 1982). L'acte productif, la pêche par exemple, y reste à rendement immédiat.

9. Meillassoux désigne ainsi des situations où l'enfant est recruté dans le groupe domestique de sa mère. J'utiliserai ce terme pour qualifier les présences conjointes de la matrilinearité et de la matrilocalité.

10. Quant à la nécessité de ce point de vue voir Matthieu (2000) et Tabet (1998).

11. Pour Meillassoux, la taille du groupe de production n'est pas strictement fixée par le niveau de développement des forces productives et la division sociale du travail. Pour faire face aux aléas auxquels il est soumis (morbidité, accidents, etc.), le groupe domestique est de taille supérieure aux stricts besoins techniques. L'absence d'études quantitatives sur le sujet ne permet pas de tester cette hypothèse fort raisonnable. On trouve quelquefois dans la littérature un exemple de ce problème de ratio au sein d'un groupe productif donné (Swantz, 1998 : 185).

12. Partout, la même racine désigne le hameau : musi (yao : Mitchell, 1956), umushi (bemba : Richards, 1961), munzi (toka : Holy, 1986 et kunda : Van S. Bruwer, 1958), omudzi ou omudhi (makhuwa : Macaire, 1996), mutsi (luguru : Paul, 2003). Peut-être de même racine que les mots iisi (kaguru), isi (luguru), cisi (tonga), nchi (swahili) qui désignent le « pays » dans un sens proche de celui qu'on lui donnait naguère en France rurale.

13. C'est-à-dire là où les parcelles sont cultivées plusieurs années consécutives, voire en continu.

14. Au XXI^e siècle, dans certaines régions de Tanzanie de faible densité et proches des grandes réserves animalières, la pression de la faune sur l'espace cultivé est considérable. C'est le cas de la haute vallée inondable du fleuve Rufiji (Duvail et al., 2005).

15. Malaisse (*op. cit.*) décrit les nombreuses ressources alimentaires végétales et animales de la forêt claire africaine et les techniques de ponction.

16. On peut évoquer ici les efforts que doit fournir le chef Nambikwara s'il veut préserver son autorité (Lévi-Strauss, 1965 : 261-262, 273-274 & 281).

17. Les femmes maîtrisent également la fabrication de la poterie, élément tout aussi indispensable au système technique que la métallurgie. L'argument de la domination masculine au travers du contrôle de la production des outils (Tabet, *op. cit.*) ne semble pas ici pertinent.

18. L'affinité perpétuelle recouvre, pour ces populations, la parenté à plaisanterie. Les termes vernaculaires désignant le parent à plaisanterie, l'affin ou l'individu appartenant à une génération alterne sont généralement substituables.

19. Cette appartenance peut être fictive (voir par exemple, à propos des Yaos et des Nyanjas, Mitchell, *op. cit.* : 25).

20. Le swahili moderne garde dans son vocabulaire un verbe d'origine bantu, kuhemea, qui décrit cette pratique.

21. Pas plus que les aléas démographiques, les aléas alimentaires ne sont résolus par la violence. Rapt et pillage sont absents et l'absence de traditions guerrières est notoire. Les solutions d'échange pacifique dominent dans les communautés soumises aux conditions historiques évoquées.

22. Il en va ainsi, vraisemblablement, des Makkhuwa étudié par Geffray (1990).

23. Une comparaison avec la situation des populations iroquoises, dont l'organisation sociale semblait proche, serait intéressante. Chez les Iroquois, la colonisation européenne débouche sur le développement des activités guerrières. Mais la guerre a lieu « ailleurs », sur le territoire d'autres populations et cette situation semble conforter l'autorité féminine (Viau, 2000).

RÉSUMÉS

Confronté aux sociétés matrilineaires bantu, le modèle théorique proposé, il y a trente ans, par Meillassoux garde toute sa valeur heuristique. On redécouvre notamment comment la parenté domestique émerge des relations de production et de reproduction qui se nouent autour du cycle agricole. Mais le modèle est incapable d'intégrer la place économiquement et politiquement dominante des femmes dans ces sociétés. Un prolongement théorique s'impose qui donne au genre, au sein du modèle, une place comparable à celle du concept de génération. Et où le mythe de la domination masculine universelle est à nouveau mis à mal...

Thirty years ago, Meillassoux proposed a theoretical framework for the study of the African domestic community that has kept its heuristic value when applied to the matrilineal Bantu societies up to this day. Here again the way domestic kinship emerges from the production and reproduction relations weaved around the agricultural cycle becomes apparent. However the model cannot integrate the political and economical dominance of women in these societies. A renewal of the theory is thus necessary, attaching to gender an importance equivalent to the one accorded to the concept of generation. And, by the way, deal another blow to the myth of universal male dominance...

INDEX

Keywords : Bantu, domestic community, marxist anthropology, matriliney, Meillassoux, universal male dominance

Mots-clés : anthropologie marxiste, Bantu, communauté domestique, domination masculine universelle, matrilinearité, Meillassoux

AUTEUR

JEAN-LUC PAUL

Centre d'études des mondes africains (CEMAf) – UMR 8171. CNRS – 27 rue Paul Bert – 94204 Ivry-sur-Seine Cedex. Université des Antilles et de la Guyane – BP 250 – 97157 Pointe-à-Pitre.
jlpaul@univ-ag.fr